

Daniel FABRE

« Un homme protéiforme et fécond », caractérisé par « la générosité et la bonté ; l'homme des collectifs »... Les nombreux hommages rendus à Daniel Fabre soulignent à juste titre sa gentillesse et la palette étonnamment diversifiée des thèmes qu'il a abordés et où il a excellé. Ils rappellent également sa collaboration à de nombreuses revues, à de multiples entreprises collectives et sa contribution à d'innombrables rencontres qu'il a pour la plupart organisées et dirigées lui-même.

L'œuvre de Daniel Fabre dessine une constellation de domaines qui reflète l'étendue de ses intérêts anthropologiques servis par une imagination scientifique qu'il possédait au plus haut point. Ses recherches et ses publications touchaient au vaste champ de l'ethnologie française, à celui des identités et du patrimoine. Elles savaient aussi, pour ses lecteurs, revêtir l'attrait de l'imprévu, de l'inattendu, repéré dans les jeux de l'enfance par exemple ou dans les formes populaires de la croyance, ou encore dans les pratiques hétérodoxes de l'écriture. Au travers de ses écrits, le quotidien, l'apparemment banal, l'anodin même devenaient signifiants, inquiétants parfois et porteurs d'interrogations fertiles. Les titres de ses publications - et je n'en ai qu'une partie sous les yeux – donnent une idée de cette inventivité : *Savoirs romantiques*, *Le berger des signes*, *Bataille à Lascaux : comment l'art préhistorique apparut aux enfants*, *La Voie des oiseaux*, *L'ours, la vierge et le taureau*, et combien d'autres, jalonnent une bibliographie enchantée.

Personnage doué de rayonnement et de charisme, armé d'une incroyable érudition, il dominait d'emblée les sujets qu'il abordait. Daniel Fabre cependant n'était pas qu'un aimable collègue pétri de gentillesse ; affabilité et bienveillance ne veulent pas dire mièvrerie. J'ai entendu Daniel, lors d'un congrès international tenu à Paris au siècle dernier, apostropher vertement un Laurence Wylie, l'auteur de *Un village du Vaucluse*, coupable à ses yeux d'anecdotisme.

Je n'ai pas l'intention de lui consacrer une énième nécrologie : le souvenir que j'ai de lui ne se rapporte qu'à une petite partie de sa carrière et de son activité scientifique : un fragment de son œuvre consacrée à l'Europe, à ses frontières, à son patrimoine, à ses héros, soit un domaine générant une pluralité de recherches et de rencontres qu'il a menées à bien, entouré d'une équipe aussi diverse qu'enthousiaste.

Pour l'étranger que je suis, Daniel Fabre était au cœur d'une série d'acronymes, parfois obscurs : GARAE, LAHIC, LABEX, BEROSE, qui encadraient des projets

scientifiques liés à de nouveaux chantiers faisant fi des frontières scientifiques comme nationales. Avec Daniel Fabre et ses collègues, qu'ils soient de Toulouse, de Paris ou d'autres centres de recherche en France ou à l'étranger, l'ethnologie française n'était pas seulement une spécialité géographique, mais un lieu d'où partait une réflexion sur la notion même de frontière, qu'elles soient spatiales, disciplinaires ou identitaire ; un lieu où prenaient vie aussi bien les apports de la Volkskunde allemande que ceux des écoles latines, slaves ou de l'anthropologie anglo-saxonne. Par-delà le folklore et les traditions populaires, mais sans les renier, - Daniel maîtrisait l'énorme gisement des savoirs accumulés par les disciplines de terrain - , les rencontres organisées par ses soins à Paris, à Carcassonne, au Creusot, à Tours et dans bien d'autres centres convoquaient aussi bien les travaux de Geertz que de Van Gennep, de Bourdieu que de Maget, de Gellner que d'Agulhon et bien d'autres.

Après l'ouverture de l'Europe à l'Est, un réseau de collègues s'était créé couvrant l'ensemble de l'Europe. On le vit à l'œuvre au colloque de Tours organisé en 1993 autour du thème : « Ethnologie et patrimoine en Europe ». Les actes en furent publiés en 1996 sous la direction de Daniel Fabre, et sous le titre : « L'Europe entre cultures et nations ». Daniel Fabre savait mettre à profit, pour le succès de ces rencontres et leur exploitation, des relations étendues aussi bien au monde politique qu'académique : le ministre de la Culture y fut présent et s'entretint avec certains participants. Daniel était-il un homme de pouvoir ? Je ne dirai pas cela ; il était plutôt un homme à mettre en œuvre tous les appuis, toutes les ressources en raison de l'importance des notions en jeu : Europe, ethnie, nation, patrimoine... Ces notions impliquaient un questionnement scientifique aussi bien que citoyen, et Daniel n'était pas un savant cloîtré dans le champ étroit aussi bien qu'éthéré d'une science qui ne saurait se compromettre avec les enjeux du siècle. Les deux-cent cinquante chercheurs accourus à Tours étaient venus des quatre coins de l'Europe, avec des contributions aux débats lourds de questions embarrassantes, obérées par des conflits récents. Ethnies, identités, cultures étaient des sujets brûlants « un cocktail explosif », selon certains d'entre nous ; le patrimoine doit-il être considéré comme le bien commun de la nation ? Ou doit-il être promu au niveau mondial ?

Comme souvent, Daniel Fabre avait une idée d'avance sur nous, ou plus exactement, une perception plus aigüe de ce qui était en jeu : ce patrimoine considéré comme un bien commun pouvait devenir, pour certains et dans certaines circonstances, une propriété réservée, dont d'autres groupes, dans le même pays, se voyaient exclus. L'identité nationale ou ethnique jouait son rôle dans la production de l'étranger, cet « autre que génère forcément

le sentiment d'appartenance » lorsqu'il débouche sur une rhétorique d'exclusion, de naturalisation des différences.

À Tours, comme plus tard au Creusot, à Dresde, à Vienne ou à Paris, sur des thèmes tels que la culture, le patrimoine ou les héros nationaux, Daniel Fabre était un animateur discret et omniprésent, concluant la rencontre avec une clairvoyance sans faille, recadrant les débats, ouvrant dans ses conclusions de nouvelles pistes, en vue de prochaines rencontres. Il disait mieux que nous ce qui pouvait compter dans nos interventions. Loin d'être toujours consensuelles, les remarques de Daniel dénonçaient la « confusion de la nation, de l'ethnie, du peuple, [...], voire de la race ». « Il faut, disait-il, penser en comparant. » Évidemment, pour relever le défi, il fallait posséder son savoir étonnamment diversifié. Chaleureuses, ces journées l'étaient aussi par les rencontres informelles après séance, autour de tables de restaurants dont Daniel connaissait d'avance le menu et le patron. C'était également l'occasion de tisser ou de redessiner des liens avec des collègues par-dessus les frontières.

*La Fabrique des héros*¹, paru en 1998, est issu d'un autre projet auquel la personne de Daniel Fabre est attachée, c'est-à-dire son énergie, son charisme et son discernement. Trois réunions, auxquelles je fus associé, ont jalonné l'entreprise : Le Creusot (juillet 1995), Dresde (mars 1996) et Vienne (décembre 1996), dessinant un itinéraire européen à la fois savant, patrimonial et amical. Au lendemain de la chute des régimes communistes, parfois ensanglantée de conflits comme dans l'ex-Yougoslavie, les observateurs du rétablissement de la démocratie assistèrent à un surgissement, à une redécouverte des héros enfantés par l'histoire tourmentée des pays et centre et de l'est de l'Europe. Ces rencontres étaient une suite logique de celle vouée à l'état de « L'Europe entre cultures et nations ». Emblèmes patrimoniaux, figures tutélaires persistantes ou redécouvertes liées à des blessures anciennes ou récentes, le projet visait à réfléchir sur le comment de la fabrication des héros nationaux. Daniel Fabre avait réussi à s'assurer la collaboration de l'improbable mais extraordinaire *Hygienmuseum* de Dresde, ainsi que du *Verein für Völkerkunde* de Vienne où nous fut offerte une réception inoubliable au sein même du Musée de l'histoire de l'art. À la fin de notre séjour dans la capitale autrichienne, Daniel, dans les locaux de l'Ambassade de France, si je me souviens bien, dressa le tableau magistral de ces trois rencontres, en démontant les mécanismes de la construction des héros objets d'une identification collective. Avec Daniel et nos collègues est-européens, nous redécouvriions au cœur de l'Europe ce que les brumes de la

¹ Publié sous la direction de Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend ; les textes ont été réunis par Claudie Voisenat et Eva Julien.

Guerre froide avaient pour un temps masqué. Des collègues yougoslaves ou polonais, albanais, mais aussi irlandais, finlandais ou de bien d'autres origines, dessinaient un continent habité de tumultes et de légendes, allant du Portugal à l'Ukraine, de l'Espagne à la Serbie, et pourquoi pas à Israël. Leurs héros formaient un panthéon hétéroclite, issu d'un passé discuté, mais aussi d'une ère soviétique encore très proche et pesante, ou de longues années de dictature. Ils apparaissaient, tels le père Papieluszko en Pologne, Skanderberg en Albanie, l'évêque Henry en Finlande ou le capitaine Dragan en Serbie, indissociables de nations récemment redéfinies et réaffirmées et contrastaient avec des figures universelles et consensuelles telles Gandhi ou Mère Teresa. Objets d'adhésion affective, ils se tenaient au cœur de la relation unissant l'individu avec la communauté. Cependant, nous disait Daniel (1988 : 307), « *Nation, héros...* Nous étions partis de l'évidente conjugaison de ces deux thèmes, or la compréhension de leur alliance exige un parcours historique et anthropologique d'autant plus scrupuleux que, sur ce cas, la simple typologie rencontre vite ses limites. » Les héros nationaux meurent aussi ; à juste titre, Daniel s'interrogeait sur la fin des héros dans les sociétés apaisées, par lente dissolution dans la mémoire. Dans les identités nationales, les grandes figures de l'humanitaire et les œuvres emblématiques du patrimoine remplaceront-elles les héros ?

Je devais rencontrer Daniel Fabre à deux reprises encore, à Paris : en 2011 tout d'abord, lors d'une rencontre organisée sous les auspices de BEROSE (un acronyme élégant encore qu'hermétique : Base d'Étude et de Recherche sur l'Organisation des Savoirs Ethnologiques en Europe). Le sujet en était Van Gennep, non pas dépeint comme « l'ermite de Bourg la Reine », comme l'appelait Claude Seignolle, mais comme « une personnalité-clé du paysage anthropologique français de la première moitié du vingtième siècle », Daniel souleva la question de la place déclinante de l'art populaire dans l'œuvre de Van Gennep, dans un contexte où régnaient des « relations conflictuelles entre Van Gennep et le Musée des arts et traditions populaires ». Ce fut l'occasion pour Daniel de rappeler des épisodes à la fois complexes et essentiels qui ont marqué l'ethnologie française dans la première moitié du vingtième siècle, - une période dont il connaissait tous les dessous, épisodes essentiels parce qu'ils mettaient en jeu les relations entre art, folklore et peuple, et plus profondément parce qu'ils éclairaient, tout en les remettant en question, les notions mêmes de peuple et de tradition.

Je revis Daniel en juin 2013, à Paris également, à l'occasion du deuxième atelier du Labex, un mot-valise formé à partir de Laboratoire d'Excellence, lors d'une journée consacrée

au « Patrimoine en guerre » et à l'occasion de laquelle il m'avait demandé de parler de la destruction des Bouddhas de Bamiyan. Un événement, m'écrivait-il, « qui me semble parcourir tous les aspects de ce type de situation ». « Au-delà de la destruction », continuait-il, « il permet un débat sur la notion occidentale et laïque de patrimoine, et d'interroger le monothéisme de cette notion, ainsi que les voies nouvelles, médiatiques de l'émotion, et les tergiversations sur la reconstruction des statues. »

En fréquentant Daniel Fabre, l'homme et le savant, on côtoie beaucoup de monde ; « l'homme des collectifs », a-t-on dit lors de l'hommage qui lui a été rendu à la Basilique Saint-Nazaire à Carcassonne. Daniel, en effet, travaillait, pensait, publiait avec d'autres chercheurs, faisait équipe avec d'autres collègues dans les grandes entreprises éditoriales d'ethnologie, du patrimoine ou d'histoire, comme dans la direction de revues ou l'organisation de colloques. J'aurais voulu mentionner le nom de ceux qui, à un moment ou un autre, ont été associés à son œuvre. Impossible ! Ils sont trop nombreux, ils représentent l'essentiel de ce qui compte dans l'anthropologie de la France et de l'Europe. Le vide qu'il laisse parmi eux tous n'en est que plus grand.

Neuchâtel, le 14 avril 2016

Pierre Centlivres*

* Professeur émérite de l'Université de Neuchâtel, ancien directeur de l'Institut d'ethnologie.